

UNE JOURNEE D'ACE BURTON

Par Michaël Rochoy

10h00. Le réveil sonne. Ma tête devrait exploser d'un moment à l'autre. Est-ce une nouvelle crise de migraine ou les six scotchs d'hier ? Ce qu'il me faut dans cette situation, c'est une aspirine et un verre de whisky. Ce n'est pas un vulgaire mal de tête qui arrêtera Ace Burton dans sa mission.

11h00. Le réveil sonne. Je me suis rendormi cinq minutes. Douze fois. Ma tête semble aussi chiffonnée que mon imper car j'ai passé la nuit avec les deux – en tout cas, pour le paletot j'ai des preuves.

Je me retiens d'appuyer sur le bouton « Snooze » du réveil une treizième fois. Par superstition et parce qu'il faut que je trouve de l'argent pour régler ma note au bar « Chez Luc » et mon loyer de décembre (avec deux mois de retard). Dans l'idéal, il faudrait que je trouve aussi lucratif que l'Enquête du Pain Perdu...

11h58. Une jeune femme vient de m'appeler pour me raconter une histoire sordide près du canal. Elle prétend avoir composé mon numéro à cause d'une maladresse dans l'utilisation de son répertoire téléphonique. Etant donné la faim qui me tiraille, j'essaie de ne pas penser au mystère qui permet de confondre Ace Burton et Police — à moins d'avoir une vie relationnelle très pauvre, ou une dyslexie très riche — et préfère considérer ça comme un signe du destin pour mettre fin à mon loyer impayé.

J'irai donc faire un tour là-bas après avoir avalé une assiette de cassoulet. Et bu un petit verre de cognac. Ça mai'deras pour mno enqueete – hjic !

12h23. Je ne retrouve plus mon Minolta. Il doit être caché entre mes piles de dossiers « en cours » et « inachevés ». Je continue à chercher mon appareil photo sous les factures, menaces et prospectus qui encombrent mon canapé, sous la vaisselle en équilibre sur la télévision à tube cathodique.

13h10. Mon Minolta était resté dans la voiture. De toute façon, il ne me sert à rien. Cette imbécile au piètre répertoire téléphonique a appelé la police entre temps. Ils refusent que je fasse des photos. Dommage, la scène est parfaitement glauque : le corps, repêché dans un cabas, a des traces de strangulation, un couteau de cuisine dans le dos et les membres amputés et découpés en petits carrés.

Heureusement que j'ai mangé avant de venir, ça m'aurait coupé l'appétit.

13h42. Il faut vraiment être un flic borné pour éliminer tout de suite le suicide ! Avec un coupe-frite géant et un système de levier, c'est faisable. D'ailleurs, j'ai l'impression que ma démonstration a scotché la seule témoin, Erika, une blonde sympathique à la coupe de cheveux particulièrement étrange, Ukrainienne, avec deux mains de six doigts, et les six autres mains normales (si je puis dire). Avec ses quarante-deux doigts, ça ferait une sacrée pianiste. Je rajuste mon chapeau ; même s'il cache ainsi quatre-vingt pourcents de mon champ de vision, ce geste fait généralement son petit effet. De quoi attirer la pin-up blonde déboussolée qui pourrait m'embrasser sur un air jazzy de Duke Ellington.

15h03. Je commence à m'éloigner de la scène du crime. J'y ai appris que le canal a été aménagé au XVIIème siècle et que la victime était un coiffeur. Je vais essayer de rejoindre son salon, en solitaire incompris. Un coup dur pour moi d'être marginal, car le chef de police actuel était un de mes subalternes... C'était avant que la médecine du travail ne m'oblige à

quitter les forces de l'ordre pour ma maladie, jugée incurable à l'époque, mais qui m'apportait souvent quelques points au scrabble : éthylisme.

16h13. Sur le chemin vers le salon, j'ai retrouvé un chat perdu. Enfin, je ne suis pas sûr qu'il soit perdu, mais je l'ai retrouvé. Et ça a l'air d'être un chat.

17h06. J'ai finalement atteint le salon. Il était à deux pas du canal, j'ai tourné en rond pendant deux heures pour rien. Mes jambes me font mal et ma tête s'est remise à se prendre pour une batterie-fanfare. Avant d'aller poser mes questions, il faut que j'entre dans cette pharmacie.

17h32. Trois cognacs, ça épénacheerait nim'po'rte qu'ele soifx. Sôf selle dun' grnad détctive qi enkeete sur lee merurtre sordidide d'dun toiletteur pour homme. Allze, barman, encore un ! Et um bol de lai poru le chat !

18h58. J'arrive dans le salon. Les flics sont arrivés avant moi. Zut, ils ont fait vite.

20h03. La police scientifique refuse l'analyse ADN des cheveux que j'ai retrouvés. A Miami, les experts font un tout autre travail quand même. Vivement que je déménage là-bas. Plages, cocotiers, Duke Ellington et blondes déboussolées m'y attendent.

20h15. Erika entre dans le salon pour rechercher une lettre qu'elle a oubliée. Quand elle l'aperçoit, elle reconnaît aussitôt mon chat perdu comme étant le sien. En récompense, à défaut d'argent, elle me remet une scie manuelle et une boîte de couteaux de cuisine, en m'assurant que je pourrais en tirer un bon prix. Bon, c'est toujours ça.

20h30. Dans la boîte aux lettres du salon de coiffure, je trouve un courrier anonyme : « je vais te couper comme tu m'as coiffé, t'étriper de mes huit mains et te balancer dans le canal ». Ça devrait m'aider dans l'affaire du meurtre. D'autant plus que le destinataire a mis son adresse au dos et que l'enveloppe contient le mobile du meurtrier. Il est chez Free, avec les autres. Le répondeur est au nom d'un certain Eric A. et le répertoire téléphonique est riche en noms russes. Erika m'aide à le traduire, en m'assurant toutefois ne connaître personne. Je demande des analyses d'empreintes digitales sur l'enveloppe.

3h08. La police scientifique me rappelle. On a retrouvé quarante-trois empreintes et une seule est analysable : celle du facteur. Je m'en suis toujours méfié. Je prévient la police pour qu'ils aillent l'arrêter. « Trop tard » m'apprend mon ancien subalterne, Erika a déjà été mise en garde en vue.

J'ai beau tenter de leur expliquer que c'est stupide et qu'il faut plutôt interroger le facteur, ils n'en démordent pas. Cet idiot ajoute même qu'Erika m'aurait appelé pour brouiller les pistes. Bon, il est l'heure d'aller me coucher.